



**LES AVENTURIERS
DU BOULOT
PERDU**

Comédie satirique en 6
TABLEAUX de

CHRISTIAN MORIAT

LES AVENTURIERS DU BOULOT PERDU

COMEDIE SATIRIQUE EN 6 TABLEAUX

DE

CHRISTIAN MORIAT

TEXTE DEPOSE A LA SACD

Son utilisation est soumise à l'autorisation de l'auteur via la SACD

Pour plus de précisions et pour obtenir la suite de cet extrait : christian.moriat@orange.fr

PERSONNAGES : Minima : 4H + 2F

Toutefois, à l'occasion de la première de cette pièce, il avait été utilisé le cas de figure suivant : 6H + 4F

Lia Varennes : 22 ans

Abdel Ouat (Jeune) : 25 ans et Abdel Ouat (Age mûr)

Gilbert Hudro : 51 ans

Pour les rôles modulables...

Ceci est une suggestion. Chacun adaptera en fonction de ses possibilités.

Proposition :

4 COMEDIENS ET 3 COMEDIENNES POURRONT SE PARTAGER LES ROLES SUIVANTS :

1^{er} COMEDIEN : -Delcroix, Chef d'entreprise
-Le Repreneur

2^{ème} COMEDIEN : -Nelson Colfort, Animateur télé
-Le Contremaître

3^{ème} COMEDIEN : -Le Promeneur
-Jean-Pierre Fourquet
-Politicien 3
-Le Chevalier-du-Liseron-Vert
-Touriste 2

4^{ème} COMEDIEN -Un ouvrier
-Hubert-Antoine
- Politicien 1
-Julien Courbaud

1^{ère} COMEDIENNE : - L'Animatrice du Pôle Emploi
-L'Animatrice du Mausolée du Travail

2^{ème} COMEDIENNE :-Bérangère
-Politicien 2
-Sophie Gavand
-La Vendeuse-de-Billets-de-Loto

3^{ème} COMEDIENNE :-La Promeneuse
-Le Maire
-La personne du 3^{ème} Age
-La Vendeuse-de-Muguet (*la même en plus jeune*)
-Touriste 1

NB : Il est également possible de transformer certains rôles comme Sophie Gavand, Julien Courbaud, Jean-Pierre Fourquet et de nombreux autres petits rôles en voix off...

Certains rôles peuvent également être asexués.

C'est la raison pour laquelle, cette pièce peut être jouée avec 4H + 2F

DUREE : 75 mn

LES AVENTURIERS DU BOULOT PERDU

TABLEAU 1

DANS LA CHARRETTE

SCENE 1 : A L'ATELIER

(-Derrière une protection qu'elle tient, main gauche, Lia est en train de souder deux pièces qu'Abdel lui tend...

-Arc électrique

-Etincelles...

Un temps, puis...)

LIA : Cette fois, ça ne bougera plus.

ABDEL : *(Refroidissant la soudure, en la plongeant dans un seau d'eau – Admiratif)*
Garantie pur porc !

LIA : *(En souriant)* De la part d'un Musulman, je me demande si c'est un compliment !

ABDEL : C'en est un... ! Ce qui est moins drôle, c'est qu'on nous les aurait données plus tôt, ça ne serait jamais arrivé.

LIA : C'est pareil. On attend toujours à la dernière minute... Bof ! Que vaut l'ouvrier, aujourd'hui ? Au prix du kilo de viande ?

ABDEL : Il n'empêche que l'Inspecteur du Travail a mis le nez dedans.

LIA : Une fois de plus, on étouffera l'affaire...

Ah, je ne dis pas ! On serait moins nombreux, on nous bichonnerait ! On serait une denrée rare. Mais ce n'est pas le cas. Si tu n'es pas content, tu te casses ! Ou bien, tu repars chez toi, comme le pauvre Mario, le bras droit sous l'aisselle gauche..!

Passes-moi l'autre bout !

(- Abdel s'exécutant

-Nouveaux points de soudure

-Arc électrique

-Etincelles...)

LIA : *(Satisfaite)* Voilà le travail !

ABDEL : *(Admirant la soudure en connaisseur)* Nickel ! Ils auraient dû te demander pour faire les soudures. Au moins, ça aurait tenu... !
Je me demande ce qui a bien pu se passer ?

LIA : Sans doute une paille ou une microfissure. A force, avec la distorsion...

ABDEL : Bilan : un bras coupé qu'on aurait pu éviter !

LIA : Passe-moi la dernière pièce. Qu'on en finisse !

*(-Abdel s'exécutant
-Nouveaux points de soudure
-Arc électrique
-Etincelles...
-Soudain... PUISSANT HALETEMENT DE SIRENE...)*

SCENE 2 : SUR LE CARREAU

(Irruption de Gilbert...)

GILBERT : Bon Dieu ! Qu'est-ce que vous faites encore là, vous autres ? Vous êtes fous... alors que tout le monde est dehors !

ABDEL : Dehors ? Mais on vient à peine de rentrer !

LIA : Qu'est-ce qu'il se passe ?

GILBERT : Vous n'êtes pas au courant ? Cette nuit, le patron, il a fait déménager les machines !

LIA : QUOI?

ABDEL : DEMENAGER LES MACHINES !?

GILBERT : *(A Lia, qui regardait autour d'elle, sans comprendre)* Vous êtes le seul atelier encore équipé ! Ils ont dû être dérangés... 'Faut voir dans les autres bâtiments ! PLUS RIEN... !!! LE DE-SERT !

Ils ont même embarqué le calendrier de femmes à poil, que Jojo avait accroché à la porte de son vestiaire !

LIA : Qu'est-ce qu'on va devenir ?

ABDEL : On va partir !

LIA : Pour aller où ?

*(-Durant ces trois répliques, Gilbert a effectué une brève sortie en coulisses...
-Le temps, pour lui, de pousser sur scène un Chef d'Enterprise ligoté sur un fauteuil de bureau à roulettes...)*

GILBERT : *(De retour des coulisses)* 'Y a qu'à le demander à lui !

SCENE 3 : L'OTAGE

LIA : }
 } Monsieur Delcroix !!!

ABDEL : }

GILBERT : *(Le tenant par le col)* Tu vas parler, ordure ! Qu'est-ce que t'as fait des machines ?

ABDEL : Calme-toi, Gilbert ! Calme-toi... ! On voudrait comprendre.

LIA : C'est tout de même le patron !

GILBERT : Le patron ? Quel patron... ? Vous voyez un patron, vous, ici... ?
Un individu profite de la nuit pour voler les machines de ses ouvriers !? C'est pas un patron, c'est un voyou ! *(Le secouant)*

LIA : Arrête Gilbert... ! *(Essayant de réaliser)* Voyons, ce n'est pas possible !?

GILBERT : En quelle langue il faut que je vous parle... ? Il n'y a plus rien. Plus rien ! Plus d'usine ! Plus de patron... ! La SCORBEX, c'est fini ! Le site d'Acambray est fermé ! Même qu'on voudrait travailler qu'on ne pourrait pas, vu qu'il n'y a plus de matériel !
(Le secouant de nouveau) DIS, TU VAS PARLER, OUI !?

LIA : Gilbert, je t'en prie ! Arrête ! Puis c'est pas en poussant des hurlements que tu vas arranger les choses ! *(Très calme – A Delcroix)* C'est vrai ?

DELFCROIX : C'est vrai.

LIA : Pourquoi ?

DELFCROIX : Pas assez rentable.

GILBERT : (*Bondissant*) Pas assez rentable !? Alors que vous faites des bénéfices !?

DELFCROIX : Sans doute. Mais en s'installant au Slovakistan, on en ferait bien davantage !

GILBERT : Scandaleux !

ABDEL : Alors ? Les machines sont parties au Slovakistan, cette nuit ?

DELFCROIX : C'est exact... Il y a deux mois, j'ai reçu un courrier de la CORATEC m'informant que la SOFRATOX avait reçu l'ordre de faire fermer le site d'Acambray.

LIA : Qui a donné cet ordre ?

DELFCROIX : La STANDING METAL'S CORPORATION. C'est notre actionnaire majoritaire.

GILBERT : Des Américains ! Ils sont partout... ! De toute façon, SCORBEX, CORATEC, SOFRATOX, STANDING METAL'S.... C'est l'embrouille. On finit par ne plus savoir pour qui on travaille !

LIA : 750 personnes au chômage ! Ca ne vous empêche pas de dormir la nuit ?

DELFCROIX : Je n'y peux rien. Je ne suis que le gérant. Je ne fais qu'appliquer les mesures prises en haut-lieu.

ABDEL : Comme ça ? Sans préavis... ?

GILBERT : ... alors que la fermeture était préméditée !?

LIA : En pleine nuit !

GILBERT : Alors que la boîte tourne bien... Courageux, mais pas téméraires, les Amerlocs... En pleine nuit !!!

LIA : C'est une catastrophe.

ABDEL : Toute une ville...une région entière sinistrée.

LIA : Ils vont avoir une sacrée surprise les Acambroïciens, ce matin, au réveil !

ABDEL : Nos sous-traitants...Les services...Les commerces... Ils n'ont plus qu'à fermer leurs portes...

LIA : C'est foutu. On ne s'en relèvera pas.

GILBERT : Quel mépris ils ont de l'ouvrier ! C'est là qu'on se rend compte qu'on ne pèse pas lourd...

LIA : Quand je pense à tous les sacrifices qu'on a consentis pour la faire tourner, cette boîte. Toute la sueur qu'on y a laissée. Pour des patrons qu'on ne connaît même pas ! Et pour un salaire de misère.

GILBERT : C'est vrai, ça. Les patrons de la STANDING METAL'S, vous les avez déjà vus, vous, à Acambray ? Ils sont venus voir comment ça tournait ? JAMAIS !

Alors, de leur bureau de Washington ou de New-York, il y a un grand chef, un beau jour, qui décrète qu'on ferme une boîte, qu'il ne connaît même pas, sous prétexte qu'il gagnerait davantage en l'ouvrant ailleurs. C'est révoltant ! REVOLTANT !

Nous sommes les victimes désignés d'un bombardement, de la part de gens qu'on ne connaît ni d'Eve ni d'Adam ! Alors qu'eux-mêmes ne nous connaissent pas !

ABDEL : Qu'est-ce qu'on peut faire ? On avait déjà bien du mal à joindre les deux bouts !

LIA : Maintenant, les deux bouts ne joindront plus du tout... Pour moi, ce sera très difficile. Je suis mère célibataire, avec une petite fille à élever.

ABDEL : Pour moi aussi. Je vis seul, mais j'envoie les trois quarts de ma paye à mes parents. Mon père est marocain. Il vient de repartir vivre avec ma mère, à Tanger.

LIA : Je me demande comment je vais faire pour payer la nourrice de ma fille. Je ne peux pas compter sur mes parents. Ils m'ont rejetée...

Tiens, je devrais avoir honte de me plaindre devant Gilbert ! Qu'est-ce qu'il va devenir, lui, avec ses cinq gosses et une femme qui ne travaille pas ?

GILBERT : (*Plongé dans ses pensées*) Trente ans de boîte... ! C'est le remerciement ! Oh, mais, on va pas se laisser faire !

ABDEL : Qu'est-ce que tu veux faire... ? On aura beau crier, gesticuler... L'Amérique c'est loin. Ils ne nous entendront pas.

GILBERT : ‘M’en fous ! On va voir ce qu’on peut faire avec les syndicats. On va bien trouver une solution !

On ne peut pas faire rayer de la carte 750 personnes, comme ça, simplement en claquant des doigts. Ce serait trop facile !

ABDEL : De toute façon, ça va mal partout. Ils n’auront pas le temps de s’occuper de nous.

LIA : Les entreprises sont des passoires où les emplois fuient par tous les bouts...

GILBERT : Raison de plus pour gueuler plus fort que les autres ! Croyez-moi, on va se faire entendre... On ira voir... le Maire, le Conseiller Général, le Député, le Ministre. Ça remontera jusqu’au Président de la République s’il le faut, mais on se battra.

Comment ils font, les Politicards ? Ils vont à la pêche aux voix quand ils ont besoin de nous !? Maintenant, c’est nous qui avons besoin d’eux. Il va falloir qu’ils se bougent le cul !

(A Delcroix) Et toi, ordure ! On t’a payé combien pour ce sale boulot ? (*Le secouant*) Tu vas répondre, oui ... ? NOS MACHINES ! T’as pris nos machines pour qu’on ne travaille plus ! C’est pas salaud, ça ?

DELXCROIX : Ce ne sont pas VOS MACHINES ! Elles appartiennent à la CORATEC...

GILBERT : Je sais... qui appartient à la SOFRATOX, laquelle appartient à la STANDING METAL’S CORPORATION... Non mais, tu te fous de nous ! Les machines, elles appartiennent à ceux qui travaillent dessus !

LIA : Arrête Gilbert ! T’as fais déjà l’objet d’une mise à pied. ‘Manquerait plus, pour tes enfants, que tu te retrouves en cabane pour avoir molesté le patron !

(*Le détachant*) D’ailleurs, qu’il soit attaché ou non, ça n’en fait ni plus ni moins. Il ne va pas se sauver...

ABDEL : ...comme les machines !

GILBERT : J’en ai marre... ! Il nous dit que ce n’est pas de sa faute ! Alors, la faute à qui ? Tout va mal et il n’y a pas de responsables ?

Ah, si ! Les Amerlocs... ! Ils ont bons dos, les Amerlocs... ! C’est trop commode.

Ca me fait penser à l’Administration... ! Quand ils font une erreur, c’est toujours la faute à l’ordinateur. Chez nous, c’est la faute aux Amerlocs !

ABDEL : C’est le système qui veut ça !

GILBERT : Le système ? C’est le fric, oui !

ABDEL : Si tu veux. Mais, laisse-le tranquille !

GILBERT : J'aimerais tout de même bien savoir combien il a touché pour chouraver nos machines !

LIA : Il ne te le dira pas ! Et il vaut mieux que tu ne le saches pas. Ca t'empêcherait de dormir.

(Un temps)

ABDEL : Hé bien, qu'est-ce qu'on va devenir, sans travail ?

LIA : C'est que pour vivre, il faut manger. Or, pour manger, on a besoin d'argent. Et pour avoir de l'argent, il faut du travail !

ABDEL : Dans les écoles françaises, on m'a appris que « toute personne a droit au travail. Au libre-choix de son travail. A des conditions équitables et satisfaisantes de travail. Et à la protection contre le chômage ».

GILBERT : Article 23 de la Déclaration Universelle des Droits de l'Homme. Tu as bien appris ta leçon, Abdel.

ABDEL : Qu'est-ce qu'ils attendent nos politiques, pour la faire appliquer. Ils ont été élus pour ça, non ?

LIA : Tu es trop idéaliste... ! Bientôt, on va finir par envier les noirs dans leurs champs de coton, les Egyptiens traînant les pierres de leurs pyramides ou les serfs attachés à la glèbe !

ABDEL : Sauf qu'aujourd'hui, les esclaves, on n'en a même plus besoin, vu qu'il y en a de trop.

LIA : C'est vrai. On n'a plus le droit d'être exigeant... Moi, si on me propose un travail. N'importe lequel. Je le prends. Le travail c'est comme l'argent : il n'a pas d'odeur.

ABDEL : On n'en est pas là. Pour l'instant, on a un employeur qui a profité de la nuit pour rompre le contrat, qui le liait à ses ouvriers. C'est une imposture.

GILBERT : Quand même, on peut pas se foutre, impunément, de la gueule de 750 personnes ! Pensez donc ! 750 personnes ! C'est pas une paille !

Si on allait faire un tour du côté de la CORATEC pour leur montrer de quel bois on se chauffe ? Après, on pourrait aller montrer, à ceux de la SOFRATOX, à quoi ça ressemble des gueules de licenciés ?

ABDEL : Tu crois que leurs employés nous accueilleraient avec des fleurs... ? Même si ça les inquiète, ils sont soulagés que ça se passe chez les autres plutôt que chez eux ! Ils ont bien trop peur de perdre leur boulot. La solidarité a ses limites.

LIA : En admettant qu'ils nous soutiennent, tu nous vois, nous, les 750 licenciés, aller faire un tour chez l'Oncle Sam ?
On irait comment... ? A la nage ? C'est pas le Comité d'Administration qui nous offrirait les billets d'avion !

GILBERT : Ah, les Amerlocs ! Après avoir fait crever les Indiens, maintenant c'est à notre tour.

De toute façon, il faut voir avec les syndicats quels sont nos droits et monter les dossiers d'indemnisation en conséquence. Jusqu'à un éventuel reclassement.

ABDEL : C'est qu'il va bien falloir trouver les moyens de vivre jusqu'à ce qu'on ait tous un nouveau job.

LIA : Si on en trouve ! Dans la région, je n'en vois pas... !
C'est quand même le monde à l'envers. Ce n'est plus l'ouvrier qui est nécessaire au patron, c'est le patron qui devient indispensable à l'ouvrier.

GILBERT : Il aurait tort de ne pas en profiter...
Il est bien révolu le temps où on pouvait dire au patron qu'il aille se faire foutre !

LIA : Maintenant, il faudrait le payer pour se faire embaucher.

DELCROIX : Et moi, qu'est-ce que je fais ?

GILBERT : Pour l'instant, tu t'écrases... ! On va te garder jusqu'à ce qu'on nous rende nos machines. Donnant, donnant... T'ENTENDS, SALAUD ! ON TE GARDE !
(Un temps) On ne me retirera pas de l'idée que si on s'y mettait tous, les patrons ne feraient pas un pli ! Notre force est dans le nombre... Le jour où les ouvriers du monde entier prendront conscience de ça, ce n'est pas la poignée de patrons qui nous retiendra !

UN OUVRIER : Gilbert ! Il faut que tu viennes ! Les gars veulent vider les fûts d'acide chlorhydrique dans la Seine !

NOIR

TABLEAU 2

CAUCHEMAR

SCENE 1 : LE CAUCHEMAR DE LIA

(Un square

-Voix diverses

-Rires d'enfants

- Lia est sur le plateau, affolée...)

LIA : *(Criant)* Boulot !? Boulot !? *(Cherchant)* Boulot !? *(A l'un des promeneurs)* Vous n'avez pas vu Boulot ?

La PROMENEUSE : *(Poussant un landau)* Non, Mademoiselle. Je n'ai pas vu Boulot.

LIA : Pourtant, je l'ai vu entrer dans le square. Il m'a échappé.

LA PROMENEUSE : Je suis désolée.

LIA : *(Cherchant toujours)* Boulot !? Boulot !?

LE PROMENEUR : C'est Boulot que vous cherchez ?

LIA : Oui, Monsieur. Vous l'avez vu ?

LE PROMENEUR : Ca dépend. Comment était-il ? Etait-ce un petit ou un gros Boulot ?

LIA : Petit. Tout petit. Un petit CDD, qui tenait dans un panier.

LE PROMENEUR : Autant chercher une aiguille dans une botte de foin.

LIA : Je venais juste de sortir de la FAC. J'avais à peine ouvert la porte, qu'il en a profité pour se sauver.

LE PROMENEUR : Il fallait en prendre soin. C'est qu'elle est révolue l'époque où on trouvait un Boulot à la sortie de l'école ! Allez donc voir par là ! J'en ai vu un qui courait vers ce fourré !

LIA : (*Prête à partir dans la direction indiquée*) Merci, Monsieur.

LE PROMENEUR : Attendez ! De quelle couleur était-il ?

LIA : Noir avec des taches blanches. Toutes petites.

LE PROMENEUR : Alors, ce n'était pas lui. Celui que j'ai aperçu, il était blanc avec des taches noires. Comme quoi, ce Boulot-là, il n'était déjà pas tout blanc !

LIA : Merci quand même.

LE PROMENEUR : A votre service... Si j'ai un bon conseil à vous donner, c'est de ne pas le crier sur les toits que vous avez un Boulot au noir. Aujourd'hui, c'est très mal vu.

LIA : Ce n'est pas ma faute, si mon CDD a cette couleur-là !

LE PROMENEUR : Ce que j'en dis... ! Bonne chance, Mademoiselle !

LIA : Boulot !? Boulot !?

*(-Elle bouscule un couple promenant des chiens dans les allées
-Cris...
-Jappements...)*

BERANGERE : Voyez, quelle effrontée !

LIA : Oh ! Excusez-moi, Madame !

BERANGERE : Vous avez failli me renverser !

LIA : Je ne l'ai pas fait exprès.

BERANGERE : Je l'espère bien. (*A son mari*) Hubert ! Dites au moins quelque chose !
(Aboiements) Mirza ! Médor ! Couché... ! J'ai dit « Couché » !*

**Laisse et colliers étant fixés sur baguettes et fil de fer fort, pour donner l'illusion qu'il y a des chiens en laisse*

HUBERT : Qu'avez-vous, petite demoiselle ? Vous avez perdu quelque chose ?

LIA : Mon Boulot !

BERANGERE : Votre Boulot ? Ce gros corniaud plein de tiques et de puces, qui est venu renifler nos mollets tout à l'heure ? N'est-il pas, Hubert ?

HUBERT : Il est, Bérangère. Il est, ma douce.

LIA : Non, Madame. Il est tout petit. Et il est tout noir, avec des ...

BERANGERE : Oh mon Dieu ! Quelle horreur ! Un petit Boulot au noir !

LIA : Vous l'avez vu ?

BERANGERE : Passez votre chemin, Mademoiselle ! Nous ne mangeons pas de ce pain-là. N'est-il pas Hubert ?

HUBERT : Il est, Bérangère. Il est...(*Hésitant*) Si je puis me permettre, petite demoiselle, ce Boulot, vous l'aviez payé cher ?

LIA : Bac + 5 ... J'ai même un CAP de soudeur !

BERANGERE : (*Gloussant*) Que voulez-vous avoir pour ce prix-là ?

HUBERT : Alors, n'ayez aucun regret. Pour un bon Boulot, un Boulot avec un bon pédigrée, il faut aller chercher dans les... Bac +10. Au moins... En dessous, vous n'avez que des bâtards !

LIA : C'est que j'y tiens, moi, à mon petit corniaud !

HUBERT : Je comprends. On s'attache. On s'attache ! Surtout quand il s'agit de son premier.

BERANGERE : Vous en reprendrez un autre, voilà tout ! Allez ! Venez, Hubert !

HUBERT : Si je puis me permettre, petite demoiselle, votre Boulot, était-il tatoué ?

LIA : Non. Pourquoi ?

HUBERT : En ce cas, vous avez des chances de le retrouver en entier...

Ce n'est pas pour vous faire peur, mais, je me suis laissé dire, et c'est tout à fait entre nous, qu'il y a, dans ce parc, un réseau de trafiquants, qui capturent les petits Boulot, comme le vôtre et qui leur coupent l'oreille, à l'endroit du tatouage. Pour ne pas se faire pincer, bien entendu.

C'est pour cette raison que, mon épouse et moi-même, on les tient toujours en laisse, dès qu'on les sort.

BERANGERE : *(Plus lointaine)* Hubert, qu'est-ce que vous faites encore avec cette fille ?
Voulez-vous bien venir !

LIA : *(A Hubert)* Vous en avez beaucoup ?

HUBERT : Cinq. Sans compter les trois qui sont restés à la maison.

LIA : C'est beaucoup. Vous ne pourriez pas m'en céder un ?

HUBERT : Vous n'y pensez pas ! Ils sont tous inscrits au LOF.

LIA : *(Insistant)* Le plus petit...

BERANGERE : Hubert, c'est la dernière fois ! Je ne le répéterai pas !

HUBERT : *(Bas)* Demain... 10 heures...3, rue Ambroise Paré... Porte C... Voici ma carte...
On a toujours besoin de petites demoiselles, agréables et gentilles, comme vous !

LIA : Au fait ! Dites-moi ! ! Pourquoi vos chiens ont-ils tous une oreille plus courte que l'autre ?

BERANGERE : HUBERT !!!

NOIR bref

SCENE 2 : PETITES ANNONCES

*(Le square : même lieu
-Entrée des lecteurs de journaux
-Lia est assise sur un banc
-Abdel est déguisé en homme-sandwich)*

LIA : *(Lisant- Voix off)* JF SERIEUSE 22 ANS
RECHERCHE BOULOT DESESPEREMENT
ECRIRE AU JOURNAL QUI TRANSMETTRA
REF : 401B

GILBERT : *(Par-dessus son journal)* Toujours rien ?

LIA : Rien.

GILBERT : Consternant.

ABDEL : *(Lisant-Voix off)*

*JH SERIEUX 25 ANS
RECHERCHE BOULOT EN TOUT GENRE
ECRIRE AU JOURNAL QUI TRANSMETTRA
REF : 213C*

LIA : Alors ?

ABDEL : RAS !

LIA : Désolant.

GILBERT : *(Lisant-Voix off)*

*H SERIEUX 51 ANS
OFFRE 1 MOIS DE SALAIRE A QUI L'EMPLOIERA
ECRIRE AU JOURNAL QUI TRANSMETTRA
REF : 126A*

ABDEL : Toujours pas ?

GILBERT : Toujours pas.

ABDEL : Désespérant.

ABDEL : Et à la rubrique « OFFRES D'EMPLOIS », qu'est-ce qu'on a ?

GILBERT : Rien du tout.

LIA : }

ABDEL : } Catastrophique.

GILBERT : }

ABDEL : Dans quinze jours, j'ai plus droit aux ASSEDIC.

GILBERT : }

} Moi non plus !

LIA : }

LIA : Côté syndicat...

GILBERT : Ca n'a rien donné. On s'est pourtant démené !

LIA : Côté pouvoirs publics...

ABDEL : On nous a abandonnés.

LIA : Quand les syndicats ne seront plus d'obédience patronale et politique, ils seront plus crédibles...

ABDEL : ...on pourra alors entamer les véritables négociations.

GILBERT : C'est pour moi que vous dites ça ?

LIA : Toi, Gilbert, tu es un pur. Tu étais sans doute le seul...

Quoi qu'il en soit, la question reste entière... Alors, moi qui suis une femme... !

GILBERT : ...Moi qui ai de la bouteille et qui « a été » adhérent à la CDT ...?

ABDEL : ...Et moi qui suis bronzé...

GILBERT : }

ABDEL : } ...qui voudra bien nous employer ?

LIA : }

LIA : Qui va payer mon loyer ?

GILBERT : Mon eau, mon gaz, mon électricité ?

ABDEL : Mon métro pour aller bosser ?

LIA : Il y a un type qui m'a donné un rencard. Au moins, pour les filles, il y a toujours un débouché !

ABDEL : Moi, je passe mon temps à me balader dans les rues- un panneau devant, un autre derrière. De face, c'est marqué : « Je cherche un boulot. » Derrière, il y a mon CV. Il est plutôt maigre.

LIA : Et de profil ?

ABDEL : Il y a mes deux bras. Je les donne à qui voudra.

GILBERT : J'ai vu mieux. Des demandes d'emplois sur les autobus parisiens. C'est pratique.
Ca va partout. Ca économise les souliers.

ABDEL : Ca doit coûter chaud en indemnités !

GILBERT : C'est gratuit. Cadeau de la RATP.

ABDEL : Où va-t-on, si le chômeur est sponsorisé ?

LIA : A LA TELE !!! Pose tes panneaux ! On va faire un show !

NOIR

TABLEAU 3

TELECHOMAGE

SCENE 1 : PRESENTATION

(SUR UN PLATEAU TV :

-Gilbert, Lia et Abdel sont assis dans des fauteuils

-Sur un des murs : tableau électronique sur lequel s'inscrira les « intentions d'adoption », évaluées en jours

-« Machine à statistiques »)

GENERIQUE : (Chanté par une voix d'enfant – Air de comptine)

« Le chômeur est notre ami

Je l'invit' dans ma maison

Pour prendre une collation

Pour qu'il ait bien chaud la nuit

Les Sans-Boulots

Ne sont ni des cossards

Ni des crados...

C'est des gens tout comme il faut. »

NELSON COLFORT : (Cheveux bouclés et sourire aussi blanc qu'une marque de

dentifrice) Hé non, Madame, Mademoiselle, Monsieur, les chômeurs ne sont ni des cossards, ni des crados. La preuve en est. C'est que nous en avons trois, là, assis bien sagement dans notre studio, le teint frais, les oreilles propres et les ongles bien soignés...

Ainsi, chers amis téléspectateurs, chères amies téléspectatrices, après le téléthon, France 12, votre chaîne publique, relayée par ses antennes régionales, a décidé de s'attaquer à cette nouvelle lèpre sociale, qu'on appelle le chômage, par le biais de sa nouvelle émission : « J'IRAI VIVRE CHEZ TOI ». (Court Gingle)

L'enjeu consiste, en effet, à adopter un maximum d'amis chômeurs, chez vous, dans votre maison, pour une durée déterminée, en fonction de vos possibilités et de votre générosité.

Durant cette opération, qui va se dérouler au cours de ce week-end, chanteurs, musiciens, artistes du show-biz, hommes politiques ou élus se succéderont au cours de cette émission, tandis que des chômeurs interviendront pour nous faire partager leur quotidien.

Solidarité oblige, ensemble, nous allons donc essayer d'adoucir le sort de nos malheureux compatriotes, touchés par le malheur.

(Faisant signe aux techniciens de cadrer au plus près, sur lui)

Aussi, à vous qui nous regardez, à vous qui faites partie de ces millions de privilégiés, confortablement installés dans vos fauteuils, devant votre petit écran, à vous qui vous dites que, demain, votre épouse, votre fils ou votre fille, sera peut-être la prochaine victime désignée de cet abominable gâchis qu'est le licenciement, je n'ai que deux mots à dire : « MO-BI-LI-SEZ-VOUS ! »

Car, hélas ! dans notre ville, dans notre quartier, dans notre rue, au sein même de notre famille, nous connaissons tous une, voire deux personnes touchées par ce terrible fléau des temps modernes. J'ai nommé LE CHOMAGE !

Nous avons d'ailleurs ici, sur ce plateau, trois échantillons représentatifs de ces victimes de notre économie sinistrée. *(Court Gingle)*

SCENE 2 : LIA PASSE A LA TELE

NELSON COLFORT : Tenez, par exemple, Mademoiselle Lia Varennes, 22 ans, mère célibataire, bac + 5, vous êtes à la recherche d'un emploi. C'est bien ça, mademoiselle ?

LIA : C'est ça.

NELSON COLFORT : On m'a même soufflé, hors antenne, que vous possédiez un CAP de soudeur ? Ce qui est peu commun, pour une femme ?

LIA : C'est exact.

NELSON COLFORT : M'autorisez-vous ce jeu de mots facile, ma chère Lia, à savoir que vous avez plusieurs cordes à votre arc ?

LIA : C'est exact.

NELSON COLFORT : Arc électrique, bien entendu... Quel type d'emploi recherchez-vous ?

LIA : Le premier qu'on me proposera.

NELSON COLFORT : On ne peut pas mieux dire... Vous avez une petite fille, je crois. Quel âge a-t-elle ?

LIA : Cinq ans.

NELSON COLFORT : Je me dois en effet de souligner, chers amis téléspectateurs, la situation dramatique que vivent les familles monoparentales et le sentiment de culpabilité qu'elles éprouvent vis-à-vis du foyer dont elles doivent assumer la charge. Pouvez-vous nous rappeler votre dernier emploi, Mademoiselle ?

LIA : Soudeuse à la SCORBEX.

NELSON COLFORT : Ah oui. Cette fameuse entreprise dont le patron a profité de la nuit pour déménager les machines ? C'est bien ça ?

LIA : C'est ça.

*(-Sonnerie
-Une fiche est expulsée de la « Machine à statistiques »...)*

NELSON COLFORT : Ah ! Voici les dernières statistiques de l'INSEE, concernant une conjoncture économique qui, rappelons-la, est sans précédent. *(En prenant connaissance des chiffres avant de les rendre public)*

Sachez, à cet instant de notre émission, qu' « *UNE ENTREPRISE FERME TOUTES LES CINQ MINUTES ET QU'IL Y A ACTUELLEMENT 1 PERSONNE SUR 5 A LA RECHERCHE D'UN EMPLOI* »...

Comme quoi la situation est très préoccupante. Ce qui nous conforte dans notre idée d'avoir voulu réaliser une émission qui fasse appel à la solidarité de tous nos concitoyens. Car, si nous n'agissons pas ensemble, nous sombrerons dans une gigantesque faillite collective.

Mademoiselle, je ne sais plus si je vous l'ai demandé... Mis à part votre CAP de soudeuse, ce qui, en même temps qu'un avantage, constitue une singulière bivalence, dans quelle branche avez-vous poursuivi vos études ?

LIA : L'économie.

SOPHIE GAVAND : Nelson ! Nelson !

NELSON COLFORT : Ah ! J'entends la voix de Sophie Gavand qui nous appelle en duplex d'Arfeuille. Oui, ma chère Sophie ?

SOPHIE GAVAND : *(A l'écran)* Nelson ! J'ai ici Monsieur le Maire d'Arfeuille, qui propose dix tentes pour nos amis chômeurs.

NELSON COLFORT : Voilà une nouvelle, qui mérite tous nos applaudissements. *(Applaudissements nourris préenregistrés et plus mous de la part des invités sur le plateau)* Merci, Monsieur le Maire. Lia, vous êtes contente ?

LIA : Très.

NELSON COLFORT : Hé bien voilà une excellente nouvelle... Mais où en est-on ma chère Sophie, de nos promesses d'adoption ?

SOPHIE GAVAND : On peut dire en la matière, qu'il s'agit d'un démarrage prudent, puisque nous en sommes, seulement, à 60 journées d'adoption.

NELSON COLFORT : 60 jours qui s'ajoutent aux 50 déjà inscrits sur notre tableau électronique. Ce qui nous fait très exactement, ma chère Sophie, un total de 110 jours.

Evidemment, chers amis, vous le constatez vous-mêmes : c'est nettement insuffisant. Pourtant, comme par le passé, vous nous avez habitués à davantage, nul doute que vous allez vous ressaisir sans tarder. Nous comptons sur vous !

Dites-nous, Sophie... A l'écran, on vous aperçoit sous un parapluie, vêtue d'un superbe ciré jaune, qui, si vous me permettez cette boutade, vous va comme un gant... Cela voudrait-il dire qu'il pleut aussi à Arfeuille ?

SOPHIE GAVAND : Effectivement Nelson. Il fait un temps épouvantable. Ce qui n'empêche pas la joie de faire la pige au soleil, en rayonnant dans nos cœurs.

NELSON COLFORT : On le constate sur nos écrans de contrôle, ma chère Sophie. Il semble qu'il règne autour de vous une ambiance qui fait plaisir à voir.

Justement, dites-moi, quelles sont les animations proposées par les associations d'Arfeuille ?

SOPHIE GAVAND : Ecoutez, mon cher Nelson, ici, tous les bénévoles se sont mobilisés pour offrir à nos chômeurs un week-end tourné vers la bonne humeur et la convivialité.

Ainsi, la spécialité locale étant le mille-feuilles, les « Joyeux Briochins » ont réalisé un mille-feuilles géant de 15 kilomètres de long. Les « Bobines du Quercy » ont cousu, sous un véritable déluge, 50 000 serviettes en papier-crépon et les « Rois des Cale-pieds » ont fait Arfeuille-Bordeaux à l'envers, assis sur le guidon.

NELSON COLFORT : Bravo, ma chère Sophie ! Bravo ! Arfeuille nous apporte la preuve qu'elle ne manque ni d'humour, ni d'imagination... Alors que 170 journées de promesses d'adoption viennent de s'inscrire sur notre tableau électronique.

Allez ! Continuez ! Les chômeurs comptent sur vous !

(-Intermède musical : Les premières mesures des « Roses blanches »... Version moderne avec danseurs)

SCENE 3 : ABDEL PASSE A LA TELE

NELSON COLFORT : A présent, je me tourne vers Monsieur Abdel Ouat...

Monsieur Ouat, vous avez 25 ans. Vous êtes chômeur, célibataire et sans qualification. Vous êtes issu de mère iranienne et de père pakistanais ?

ABDEL : De père marocain et de mère française.

NELSON COLFORT : Diable ! Y aurait-il une erreur sur ma fiche... ? Peu importe. Ce qui compte, c'est que vous soyez bien à la recherche d'un emploi. C'est bien ça ?

ABDEL : C'est ça.

NELSON COLFORT : Dans quel secteur ?

ABDEL : Le bâtiment...

NELSON COLFORT : ...le bâtiment... ? En d'autres temps, on aurait pu dire que vous avez fait le bon choix. N'a-t-on pas coutume de dire « quand le bâtiment va, tout va » ? Mais, comme en ce moment tout va mal, on ne sait plus où se diriger...

ABDEL : ...le bâtiment ou les services. De toute façon, le premier emploi qu'on me propose, je le prends.

NELSON COLFORT : Même si cela vous oblige à un peu de mobilité ?

ABDEL : Même... Je suis célibataire.

NELSON COLFORT : C'est ce que j'allais vous faire dire. Vous n'avez donc aucune personne à charge.

ABDEL : Pas exactement, puisque j'envoie les trois-quarts de mon salaire à ma famille, qui est installée au Maroc.

NELSON COLFORT : Ah, quand même !?

Mais, ce que je dois aussi souligner, indépendamment de vos obligations familiales, et j'espère que vous ne m'en voudrez pas, mon cher Abdel, c'est que vous faites malheureusement partie de la population la plus exposée en termes de discrimination, de par vos origines....

ABDEL : ... et de par mon manque de qualification, puisque je suis manœuvre.

NELSON COLFORT : J'allais y venir. Mais vous m'avez dit, hors antenne, que vous ne seriez pas hostile à un stage de réinsertion ?

ABDEL : Absolument.

NELSON COLFORT : Rappelez-moi le nom de la dernière entreprise dans laquelle vous avez été employé ?

ABDEL : La SCORBEX.

NELSON COLFORT : La fameuse usine dont les ouvriers voulaient jeter de l'acide chlorhydrique dans la Seine.

ABDEL : C'était une menace. Ils ne l'ont jamais mise à exécution.

(-Sonnerie

-Une nouvelle fiche est expulsée de la machine)

NELSON COLFORT : *(En prenant rapidement connaissance avant de la lire)* Dernières statistiques de l'INSEE. A cet instant précis de l'émission, il est porté à votre connaissance qu' « *UNE ENTREPRISE FERME TOUTES LES TROIS MINUTES ET QU'IL YA 1 CHOMEUR POUR 3 ACTIFS* » ... L'hémorragie continue.

JEAN-PIERRE FOURQUET : *(A l'écran)* Allo, Nelson... ! Nelson, allo !

NELSON COLFORT : Oui, Jean-Pierre ... ? Jean-Pierre, une fois... Jean-Pierre, deux fois... Jean-Pierre qui nous appelle de Bondrange....

JEAN-PIERRE FOURQUET : Allo, Nelson ? Vous m'entendez ?

NELSON COLFORT : Oui, mon cher Jean-Pierre. Nous vous recevons 5 sur 5. Nous vous avons perdu dans les brumes de Meurthe-et-Moselle. D'ailleurs, quel temps fait-il, là-bas ?

JEAN-PIERRE FOURQUET : Un temps à ne pas mettre un chômeur dehors, mon cher Nelson... Mais, malgré le froid, malgré les averses, la chaleur est dans les cœurs, puisque Monsieur le Maire de Bondrange, et c'est pour cela que je vous appelle, vient d'offrir à nos amis 140 000 bouillottes en caoutchouc.

NELSON COLFORT : Heureuse initiative en prévision de l'hiver qui s'approche... ! Satisfait, Abdel ?

ABDEL : Très.

NELSON COLFORT : C'est une réponse très laconique que vient de formuler notre ami Abdel - une émotion bien compréhensible l'empêchant de s'exprimer...

Mais ses yeux en disent long sur le bonheur qu'il ressent. Puisque, en réalité, Abdel est fou de joie. Merci Monsieur le Maire.

LE MAIRE DE BONDRANGE : *(A l'écran)* Je tiens à préciser que je suis à la fois Maire de Bondrange et Président du Conseiller Général.

NELSON COLFORT : Cette précision s'imposait. Merci Monsieur le maire. Merci...
Et à Bondrange, justement, où en êtes-vous de vos promesses d'adoption ?

JEAN-PIERRE FOURQUET : Nous faisons guère mieux qu'Arfeuille, puisque nous venons d'enregistrer la 66^{ème} proposition. C'est peu, mais nous devons rappeler que, si nous ne cherchons pas pour nos amis chômeurs des hôtels 4 étoiles, nous exigeons néanmoins que le logement proposé par les adoptants soit pour le moins décent. C'est la raison pour laquelle de nombreuses propositions fantaisistes ont été écartées.

NELSON COLFORT : Naturellement, mon cher Jean-Pierre, naturellement. Vous faites bien de le rappeler. Le chômeur, malgré sa condition, a droit à un minimum de dignité.

Ainsi donc, après un rapide coup d'œil à notre tableau électronique, et grâce aux propositions qui nous parviennent par téléphone, nous n'en sommes qu'à 363 jours d'adoption. Soit 363 chômeurs logés et nourris pendant 1 jour ou 1 chômeur à l'abri du besoin pendant 1 an ou presque...

Que se passe-t-il ? Vous nous aviez habitués à mieux. Ressaisissez-vous... ! Il ferait beau, on pourrait dire que vous avez profité du week-end pour aller vous aérer à la campagne ! Mais, ce n'est pas le cas, puisqu'il règne un temps pourri sur toute la France !

Ecoutez-moi un instant... *(Réclamant les services du cadreur)* Ce que je voudrais vous faire comprendre, c'est que la situation est grave...

Quelque part, dehors, dans la rue, dans un square, sous un pont, un frère, un ami a besoin de vous, en ce moment. C'est pourquoi je vous demande, solennellement, d'agir dès maintenant, car, demain, il sera trop tard.

(Cris de joie – Applaudissements)

Ah ? J'entends des cris, des applaudissements. Que se passe-t-il mon cher Jean-Pierre ?

JEAN-PIERRE FOURQUET : Ecoutez, Nelson, à Bondrange, depuis ce matin, nous assistons à une pluie de records.

NELSON COLFORT : Il vaut mieux être, en effet, sous une pluie de records que sous une pluie tout court. C'est moins humide.

JEAN-PIERRE FOURQUET : *(Qui ne peut s'empêcher de sourire)* Tout à fait, Nelson.

Tout à fait. Ca a commencé avec « les Petits Filous », qui nous ont régales en pillant 50 fois la même banque, en plein jour et sans déclencher l'alarme. Ensuite, la chorale « A chœur Joie » a reçu l'ovation du public en interprétant « Plaisir d'amour » en verlan et « Les Cars Michaud » ont relié Bondrange à Pékin, en autocar, sur deux roues, avec 50 personnes du 3^{ème} âge à bord.

LA PASSAGERE DU 3^{ème} AGE : (A l'écran) C'était super !

NELSON COLFORT : On ne vous le fait pas dire. Félicitations mon cher Jean-Pierre !

Continuez comme ça... Alors que le compteur vient de dépasser la barre des 400 jours d'adoption... 406 pour être exact. Notre compteur est un peu frileux, comme le temps, mais vous allez voir que, tout à l'heure, on ne pourra plus l'arrêter, car nous croyons tous ici, en la générosité des Françaises et des Français.

A tout à l'heure, Jean-Pierre... ! Le temps d'interroger notre troisième invité... Ah ? On me fait signe qu'il est l'heure d'une courte respiration musicale... Ne nous en veuillez pas, chers amis téléspectateurs. Nous sommes en effet obligés de jongler avec des programmes qui donnent parfois lieu à une part d'improvisation. Je vous prie, au nom de toute l'équipe de France 12, de bien vouloir nous en excuser.

(Intermède musical :

Les premières mesures de « J'attendrai » en rap... avec danseurs)

SCENE 4 : GILBERT PASSE A LA TELE

NELSON COLFORT : Oui ! C'est à moi... !? Oui !? On me fait signe en studio...

Et bien voici le moment d'interroger notre troisième invité : Gilbert Hudrot, 51 ans, 5 enfants, 30 années d'ancienneté à la SCORBEX. C'est bien ça ?

GILBERT : Tout à fait.

NELSON COLFORT : Votre image est familière à nos amis téléspectateurs, car vous étiez le porte-parole de vos collègues ouvriers lors du conflit qui vous a opposés à la Direction.

GILBERT : Normal. Ils nous avaient pris nos machines.

NELSON COLFORT : Vous êtes également membre de la CDT ... ? Confédération du Travail ?

GILBERT : Il faut bien qu'on se défende !

NELSON COLFORT : C'est à ce titre que vous avez fait partie du commando qui a séquestré le PDG de la SCORBEX ?

GILBERT : Exact.

NELSON COLFORT : Bien que vous ayez été assigné pour séquestration, vous avez bénéficié d'un acquittement en raison du préjudice subit, suite au déménagement de votre outil de production.

GILBERT : Les machines appartiennent aux travailleurs.

NELSON COLFORT : Il n'empêche que votre reclassement est doublement contrarié en raison de votre âge d'une part et du fait de votre appartenance à une centrale syndicale, d'autre part.

GILBERT : Ca se pourrait... Mais ce que mon employeur éventuel doit savoir, c'est que je lui apporte mon expérience, mon honnêteté, mon sérieux, mon courage et la force de mes deux bras.

S'il est sérieux- tous les patrons ne sont pas des voyous- il saura m'estimer à ma juste valeur... moi qui viens d'être traité, comme tous mes camarades, par l'injustice et le mépris.

NELSON COLFORT : Bien entendu, mon cher Gilbert. Bien entendu... Peut-on vous demander quels sont vos bagages ?

GILBERT : J'ai un CAP de fraiseur et un CAP d'ajusteur.

NELSON COLFORT : C'est donc en tant qu'ajusteur-fraiseur que vous souhaitez être embauché ?

GILBERT : Comme je le dis souvent : il n'y a pas de sots métiers, il n'y a que de mauvais ouvriers.

Pour ma part, j'accepte le poste le moins demandé, le plus sale, le plus pénible, sous réserve que le salaire proposé soit calculé en conséquence et à condition qu'il respecte la dignité humaine.

Parce qu'on est ni des esclaves, ni des bêtes.

NELSON COLFORT : Naturellement, cher ami. Naturellement. Mais ce ne sont peut-être pas les termes qu'un employeur souhaiterait entendre de la bouche même d'une personne qu'il serait susceptible d'employer.

GILBERT : Il n'y a que la vérité qui fâche. Moi je dis les choses comme elles viennent.
Je ne m'adresse pas à la chienlit, mais à la corporation des employeurs honnêtes et respectueux de leurs devoirs envers les ouvriers, qui les font vivre par leurs sueurs. Car, sans ouvriers, il n'y aurait point de patrons. Comme quoi c'est bien l'ouvrier qui fait le patron ... ! (*S'emportant, soudain*) Lequel a tellement peur de lui, qu'il le remplace d'ailleurs par des robots !

NELSON COLFORT : Mon cher Gilbert, vous venez de soulever un vaste problème.
Et si on suit bien votre raisonnement, vous êtes en train de réveiller cette vieille querelle des canuts lyonnais contre les métiers à tisser Jacquard. Or, on ne peut pas aller contre son temps. Le progrès est là et il faut accepter que, là où autrefois dix ouvriers étaient nécessaires, deux suffisent aujourd'hui. C'est la robotisation inéluctable du travail...

GILBERT : ...quand les robots ne se font pas concurrencer par la main-d'œuvre bon marché du quart-monde !

NELSON COLFORT : Sans doute mon cher Gilbert. Mais, gardons-nous bien de vouloir résoudre, à nous seuls, des questions qui divisent les économistes du monde entier et qui, à coup sûr, ennuiet nos téléspectateurs dans une émission qui se veut avant tout résolument optimiste et divertissante.

Revenons, si vous le voulez bien à notre tableau électronique, qui vient d'afficher 507 propositions de journées d'adoption... Ce qui n'est pas beaucoup me direz-vous, mais, c'est au moins du concret et nous savons tous par expérience, qu'en France, plus le démarrage est lent, plus le final est éblouissant.

(-Sonnerie
-Une fiche est expulsée de la machine...)

NELSON COLFORT : Ah ! J'entends la petite sonnerie annonçant les dernières statistiques de l'INSEE. (*En prenant connaissance avant lecture, pour annoncer, glacial...*)

A l'heure où je vous parle, en France, « *UNE ENTREPRISE SUR TROIS FERME TOUTES LES MINUTES ET IL Y A ACTUELLEMENT, DANS NOTRE PAYS, 1 CHOMEUR POUR 2 ACTIFS* ».

C'est un véritable camouflet pour notre économie.... (*Se reprenant*)

Voyons du côté de Francheville comment est perçue cette douloureuse nouvelle...

Allo, Julien ! Allo ! M'entendez-vous, Julien ?

JULIEN COURBAUD : (*A l'écran*) Oui, Nelson. Je vous entends... Excusez-moi, mais ici, c'est de la folie ! Et, malheureusement, nous n'avons pas pu entendre les dernières statistiques de l'INSEE.

NELSON COLFORT : Elles sont mauvaises, Julien. Très mauvaises.

JULIEN COURBAUD : En ce cas, mieux vaut ne pas les répéter pour ne pas ternir la merveilleuse ambiance qui règne ici, car les associations se sont mises en quatre pour faire oublier les caprices de la météo et pour offrir à nos amis chômeurs un peu de gaieté. Croyez-moi, elles ont du mérite car il tombe des trombes d'eau. Et il fait très froid. Mais, au moins, de ce côté-là, on peut toujours espérer une accalmie. Ce qui ne semble pas être le cas, sur le front du chômage.

NELSON COLFORT : (*Le sollicitant pour rattraper la morosité qui semble plomber l'émission*) Vous nous parliez des challenges, que les habitants de Francheville sont en train de relever... ?

JULIEN COURBAUD : Effectivement, mon cher Nelson. Nous avons actuellement « Les Andouilles du Poitou ». Elles sont quatre et elles viennent déjà d'avaler dix mètres d'andouillettes. Mais, ce n'est pas terminé. Le deal est en cours.
Quant aux « Kangourous », ils ont sauté une centaine de fois dans leur slip et les « Peintres du Dimanche » ont peint en rouge et au pinceau vingt kilomètres d'autoroute, sans détourner la circulation.
Voilà, ce que nous pouvons dire, nous, à Francheville, où nous totalisons 127 journées d'adoption.

NELSON COLFORT : C'est ce que, mon cher Julien, j'allais vous demander... Ainsi, avec les 554 propositions déjà inscrites au compteur, puis, compte tenu des appels téléphoniques et autres SMS, qui continuent d'arriver et avec les promesses d'adoption de Francheville, nous en sommes à 681. Nous progressons doucement, mais sûrement...
(*Aux trois chômeurs*) Quel effet cela vous fait de voir vos compatriotes se démener pour vous ?

LIA : Ca fait chaud au cœur.

ABDEL : C'est bien.

GILBERT : C'est beau. Mais c'est pas de la pitié qu'on veut, c'est du travail. Et c'est malheureux d'être obligé de faire les guignols à la télé pour en avoir.

NELSON COLFORT : (*Vexé*) Mon cher Gilbert, vous avez toujours le mot pour rire... - Estimez vous heureux d'avoir été sélectionné pour figurer sur ce plateau. Et remerciez la Direction de France 12 d'avoir bien voulu ouvrir son antenne pour soulager le calvaire que vous êtes en train de subir actuellement.

(*GINGLE DE FIN ...*)

LE PORTE-PAROLE DE LA DIRECTION DE FRANCE 12 : *ALLO ! ALLO ! CECI EST UN COMMUNIQUE DE LA DIRECTION DE FRANCE 12, CHAINE PUBLIQUE :*

« SUITE AUX RECENTES DISPOSITIONS PRISES DANS LE CADRE DU PLAN DE COMPRESSION DU PERSONNEL, LA DIRECTION DE FRANCE 12 A DECIDE LA MISE A PIED DE MONSIEUR NELSON COLFORT.

A PARTIR DE CETTE MINUTE, IL NE FAIT PLUS PARTIE DE NOTRE PERSONNEL ET DE CE FAIT, IL DOIT CESSER TOUTE ACTIVITE AU SEIN DE NOTRE CHAINE. »

NELSON COLFORT : *(S'effondrant dans un fauteuil) Le seul siège qui était vacant... Je l'ai pris.*

(Les trois chômeurs se levant...)

ABDEL : Tous au Pôle Emploi.. On nous attend.

GENERIQUE : *(Chanté par une voix d'enfant – Air de comptine)*

*« Le chômeur est notre ami
Je l'invit' dans ma maison
Pour prendre une collation
Pour qu'il ait bien chaud la nuit.*

*Les Sans-Boulots
Ne sont ni des cossards
Ni des crados...
C'est des gens tout comme il faut. »*

(La lumière a baissé progressivement durant le générique...)

De ce fait, une partie de la comptine sera chantée sur le ...

NOIR

TABLEAU 4

A L'HYPERMARCHÉ DU PÔLE EMPLOI

SCÈNE 1 : LES HOMMES POLITIQUES NATURALISÉS

*(-Enseigne donnant une indication de lieu : « HYPERMARCHÉ DU PÔLE EMPLOI »
-Ambiance hypermarché
- Gondoles
-Sur chacun des trois murs : côtés cour et jardin, puis fond de scène : trois têtes d'hommes politiques naturalisés – Des cavités ayant été percées dans les murs, afin de leur permettre de passer tête, bras et thorax...
-L'animatrice de gondoles est « en figé » – Elle tient un plateau sur lesquels ont été placés des toasts
-Les trois chômeurs surpris en train de pousser des caddies, sont également « en figé. »)*

POLITICIEN 1 : Entrez mesdames et messieurs ! Entrez ! Le grand show du Pôle Emploi va commencer ! Entrez ! Entrez !

POLITICIEN 2 : L'hypermarché est ouvert !

POLITICIEN 3 : Les promos sont à l'intérieur !

VOIX OFF DE LA MARCHANDE-DES-QUATRE-SAISONS : A la belle ! A la bonne !
A la frisée ! Scarole ! Laitue ! Batavia ! Aujourd'hui, c'est le moment d'en profiter !
Vente flash sur les salades pendant cinq minutes ! Top ! C'est parti !

POLITICIEN 1 : Chers amis ! Si nous avons choisi ce lieu pour solliciter vos suffrages...

POLITICIEN 2 : ...c'est pour tenter d'apporter une solution...

POLITICIEN 3 : ... à ce terrible fléau qu'est le chômage.

POLITICIEN 1 : Courage, mes amis et chers concitoyens ! Vous qui êtes venus faire vos courses au Pôle Emploi ! Courage ! Nous sommes actuellement...

POLITICIEN 1 : } ...à la fin du tunnel !

POLITICIEN 2 : } (*En même temps*) } ...à l'entrée du tunnel !

POLITICIEN 3 : } ... dans le pétrin !

POLITICIEN 1 : Pour enrayer l'hémorragie des emplois, de nombreuses mesures...

POLITICIEN 2: ...qui ont échoué...

POLITICIEN 3 : ... qu'on aurait dû abandonner depuis longtemps...

POLITICIEN 1 : ...ont été prises : interdiction de licencier, primes pour l'emploi, partage du travail avec réduction légale de la semaine à 35 heures, doublée d'une politique visant à transférer l'emploi des anciens en direction des jeunes, puis des jeunes en direction des vieux, histoire de rhabiller les vieux avec du jeune et les jeunes avec du vieux, stage de formation, afin de permettre aux demandeurs d'emplois d'exercer des métiers là où il y a pénurie... Ce sont...

POLITICIEN 2: ... des cataplasmes sur une jambe de bois, car, comme toujours, on ne s'attaque pas à la cause réelle du chômage, qui est due à l'instabilité de l'économie capitaliste. Puisque c'est elle, Camarades, qui porte l'entière responsabilité de millions et de millions de chômeurs, qui assistent, du même coup, à la dégradation systématique de leur structure familiale.

POLITICIEN 3 : ... Contrairement à mes Collègues, qui font de la politique politicienne, moi je dis qu'entre travail et esclavage, il n'y a pas l'épaisseur d'une feuille d'impôts, car, une société dans laquelle je ne peux pas me réveiller tout seul le matin, à mon gré, pour faire ce que je veux, est tout simplement une société qui ne place pas l'Homme au centre de ses priorités...

En un mot, il s'agit d'une société contre nature !

VOIX OFF DE LA MARCHANDE-DE-FROMAGES : A présent, vente flash sur les fromages ! Vous n'avez que trois minutes... ! (*Accent campagnard*) Fromage de Beauce ! Fromage de Brie ! Munster et Bleu d'Auvergne ! Les meilleurs produits aux meilleurs prix ! Les parfums régionaux à prix cadeaux !

POLITICIEN 1 : Hausse du SMIC, gel des salaires les plus bas, envolée des salaires les plus hauts, aide à la création d'entreprise, aide à la fermeture, emplois- jeunes, emplois-vieux , RMI, CDI, CDD, CES, RSA, ABRACADABRA, RAS, travaillez plus pour gagner moins... CQFD...

GILBERT : Quand je te disais, Lia, que les hommes politiques, ce sont tous des empaillés !

LIA : Tais-toi, Gilbert ! Tu vas nous faire remarquer !

POLITICIEN 3 : On a perdu de vue, depuis trop longtemps, que le travail doit être uniquement l'assouvissement de nos besoins fondamentaux et non pas un instrument d'enrichissement et de domination de la part d'une minorité qui s'octroie illégalement le titre de patrons.

POLITICIEN 2: Ainsi, en rendant à l'ouvrier, l'outil de production, dont le patron l'a spolié, on lui rendra, en même temps, son honneur et sa dignité. Car le travail, Camarades, le travail est un facteur d'épanouissement qui élève l'homme au-dessus de la bête et il l'élève d'autant plus, que le fruit de son travail est au service de la collectivité.

LIA : (*Expliquant comme à un enfant*) Tu vois, Abdel ! Eux au moins, ils sont naturalisés !

POLITICIEN 1 : Mes amis, je le répète : ne perdez pas courage... ! Si actuellement le volume des emplois proposés ne répond plus à celui de la population en âge de travailler, la situation s'inversera à l'horizon 200...* d'après une estimation du FMI.

UNE VOIX OFF : (*-Mini gingle*) Le petit Emeric attend sa Maman à la Caisse Centrale ! Je répète : le petit Emeric attend sa Maman à la Caisse Centrale... !

POLITICIEN 3 : C'est la raison pour laquelle je dis : prolétaire de tous les pays, unissons-nous ! Le fromage est un mal pour un bien... euh ! Le chômage est un mal pour un bien, puisqu'il nous invite à changer de société !

Depuis des générations et des générations, le patronat nous tient par le salaire et par la peur. Soulevons-nous ! L'avenir est entre nos mains, car face aux millions de chômeurs que nous sommes, qu'y a-t-il... ? Je vous le demande... Une toute petite poignée de nantis qui se nourrit du sang et de la sueur de ses ouvriers ! Profitons de ce qu'elle vient de mettre un genou à terre pour lui porter l'estocade !

POLITICIEN 2: Depuis Platon, notre programme est toujours d'actualité. En 1 : collectivisons les moyens de production. En 2 : partageons les biens de consommation. En 3 : supprimons les classes sociales !

POLITICIEN 1 : Mes chers concitoyens...

POLITICIEN 3 : ... Mes frères...

POLITICIEN 2 : ...Camarades...